

Les cultures de guerre : approche historique et historiographique.

Plan

- I- La guerre dans l'Histoire, une « culture » où s'expriment les « passions de la multitude » (Thucydide) : de l'Antiquité à 1914
- II- Le siècle des extrêmes voit émerger avec le 1^{er} conflit mondial une culture de guerre élargie à la société civile (1914-1945)
- III- Guerre et culture, cultures de guerres au temps de la guerre froide : la culture est le prolongement de la guerre par d'autres moyens
- IV- La culture de guerre dans le monde désenchanté de l'après communisme.

Bibliographie

Textes fondamentaux

SUN TZU, *l'Art de la guerre*, Hachette Pluriel, 2002
CESAR, *la Guerre des Gaules*, Flammarion, 1983
MACHIAVEL, *le Prince*, Flammarion ou 10/18
l'Art de la Guerre, Flammarion
CLAUSEWITZ, *De la Guerre*, éditions de minuit
VOLTAIRE, « de la guerre », article du *Dictionnaire philosophique*, 1767

Histoires générales présentant l'évolution de la guerre

J.KEEGAN, *Histoire de la guerre du Néolithique à nos jours*, 5 vol., l'Esprit frappeur
V.D.HANSON, *le Modèle occidental de la guerre*, texto, 2007
G.BOUTHOU, *Traité de Polémologie*, Payot, 1991
J.L.DUFOUR, M.VAISSE, *la Guerre au 20^{ème} siècle*, Hachette, 2003

Sur les liens entre guerre et culture

S.AUDOUIN-ROUZAU, *14-18, Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000
G.MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Hachette Pluriel, 1998
J.F.SIRINELLI, G.H.SOUTOU, *Culture et guerre froide*, presses de Sciences Po, 2005
C.QUETEL (collectif), *Dictionnaire de la guerre froide* (au CDI), 2008 article « culture de guerre froide »
Discours sur la guerre, BT2, PEMF, 2005 (au CDI)

Sites à connaître

Sur la première guerre mondiale, l'historial de Péronne (www.historial.org) et le centre de documentation internationale contemporaine (<http://www.bdic.fr/index.php>)

Citations

-R.ARON : « le 20^e siècle est celui des guerres en chaîne »
-R.ARON : la paix est « raisonnablement le but auquel tendent les sociétés » (*Paix et guerre entre les nations*).
-FREUD dans *Pourquoi la guerre* : « tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre ».
-E.HEMINGWAY, « les livres sont des armes dans la guerre des idées »
-SUN TZU, *l'Art de la guerre* : « l'art de la guerre, c'est de soumettre l'ennemi sans combat »
-CLAUSEWITZ, *de la Guerre* : « la guerre est le prolongement de la politique par d'autres moyens »
-CHURCHILL : après Munich « vous aviez le choix entre la honte et la guerre ; vous avez choisi la honte et vous aurez la guerre »

Les cultures de guerre : approche historique et historiographique.

Plan

- V- La guerre dans l'Histoire, une « culture » où s'expriment les « passions de la multitude » (Thucydide) : de l'Antiquité à 1914
- VI- Le siècle des extrêmes voit émerger avec le 1^{er} conflit mondial une culture de guerre élargie à la société civile (1914-1945)
- VII- Guerre et culture, cultures de guerres au temps de la guerre froide : la culture est le prolongement de la guerre par d'autres moyens
- VIII- La culture de guerre dans le monde désenchanté de l'après communisme.

Bibliographie

INTRODUCTION

La guerre est un affrontement armé visant à dominer un ennemi, y compris en l'éliminant physiquement. Apparemment, elle est donc porteuse de mort, destructrice de culture et d'humanité. Elle s'attaque à la culture ou aux sous-cultures de l'autre. Pourtant la guerre suscite et même peut devenir une culture à part entière, et ce à chaque époque. La culture dans des mains bellicistes peut devenir une arme très puissante. Elle devient même précocement un art codifié par des règles, la stratégie et la tactique.

Sun Tzu dans la Chine antique (6-5^e siècles) fait figure de précurseur de la guerre psychologique¹. Le christianisme change un peu la vision de la guerre : proscrivant le meurtre, elle diffuse une image très négative du guerrier, par exemple avec les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse.

La Renaissance, en redécouvrant l'art de la guerre à travers les traités de poliorcétique antique, vient redorer le blason du prince soldat². Humanisme et guerre sont réconciliés, la guerre redevient un art alors même qu'elle prend une tournure particulièrement violente au moment des guerres de religion (1560-1598)³. La guerre plane toujours et fait partie des disciplines enseignées au prince, notamment dans les livres d'éducation des princes. Les représentations artistiques de la guerre font émerger de nouveaux canons de beauté, idéalisant la violence dans un but politique : l'Etat confisque cette violence à son profit et se dote d'armées à son service⁴, dont les missions au fil du temps sont autant de préserver la paix intérieure que de porter au-delà de ses frontières le combat.

Ces canons de la Renaissance vont même jusqu'à influencer le romantisme dès la fin du 18^{ème} siècle, dont s'inspirèrent en les trahissant les nationalismes destructeurs du 20^{ème} siècle. L'ivresse au combat, la culture du sacrifice expliquent en partie la démesure du premier conflit mondial, et la soumission pour cet idéal nationaliste.

On entre alors dans une véritable culture de guerre : quoique finie, elle se poursuit en temps de paix, la société civile se militarise et la guerre projette sa violence dans le champ politique. La guerre ne se contente plus d'instrumentaliser la culture mais en construit une, largement diffusée alors que les premiers mass media apparaissent. C'est vrai au temps des

¹ Sun Tzu, *l'Art de la guerre*, Hachette Pluriel, 2002

² E. Garin, *l'Homme de la Renaissance*, Seuil, 1990

³ A.Jouanna et alii, *Histoire et Dictionnaire des guerres de religion*, R.Laffont, 1998

⁴ R.Muchembled, *l'Invention de l'homme moderne*, Hachette Pluriel, 1994. Voir aussi *Une Histoire de la violence*, 2008

totalitarismes et des fascismes. Cela reste vrai au temps de la guerre froide, dans un monde qui a pourtant mis la guerre presque hors la loi (déclaration universelle des droits de l'homme de 1948).

Sommes-nous sortis de cette culture de la guerre forgée par les conflits du siècle des extrêmes ?

Il faut s'entendre sur la **définition même de la culture** : est-elle « ce qui reste quand on a tout oublié », comme le dit E.Herriot, un ensemble de codes sociaux et de valeurs portées par la communauté indépendamment de la culture générale ou livresque ? La culture de guerre participe de ces deux visions de la culture, avec une singularité étonnante : alors que les aires de civilisation ont mis des millénaires à imposer à leurs membres une culture commune, faite de traditions, d'habitus, de valeurs, héritées d'une histoire partagée, les cultures de guerre se forment en quelques années, dans la fureur de la bataille. Elles apparaissent comme des catalyseurs, des accélérateurs de l'histoire alors que la finalité est la destruction d'un ennemi porteur de culture. Cette culture rapidement édifiée survit au conflit et façonne les générations suivantes, y compris dans son désir de résistance ! Ainsi elle est doublement créatrice, fondant une culture de la guerre mais aussi une culture de la résistance à cette guerre (pas nécessairement une culture de la paix d'ailleurs).

Assurément dans cette vision la première guerre mondiale a joué un rôle de matrice, ouvrant un siècle guerrier où la guerre, suprême paradoxe, rattrape la société civile et où elle transpose sa violence à la société au-delà même de son terme...

I-La guerre dans l'Histoire, une « culture » où s'expriment les « passions de la multitude » (Thucydide) : de l'Antiquité à 1914⁵

Dans la tripartition de l'organisation sociale indo-européenne, mise au jour par G.Dumézil, la fonction martiale (les guerriers) complète la fonction spirituelle (le sacerdoce) et la fonction nourricière (artisans, commerçants, agriculteurs). La guerre est structurelle et structurante.

1) Durant l'Antiquité, un art et une condition de la citoyenneté.

Les sociétés antiques reprennent cette culture symbolique de la guerre : elle est toujours décrite négativement (Pandore libère tous les malheurs du temps en ouvrant la fameuse boîte, dont la guerre), mais elle est intégrée à l'éducation et à la citoyenneté (l'éphébie chez les Athéniens). Les empires s'imposent par la guerre et l'autorité charismatique repose sur la capacité à incarner la victoire (Alexandre le Grand et ses successeurs, les Diadoques et les Epigones) dans la bataille.

L'art de la prise et de la défense des cités fortifiées devient une science, la poliorcétique⁶ (Héron de Byzance, Enée, Pyrrhos). Les héros de guerre deviennent des mythes fondateurs de la culture (penser à Thémistocle héros de la seconde guerre médique, objet de toutes les attentions des auteurs que sont Thucydide et Plutarque). Les représentations de cette culture de la victoire sont visibles dans toutes les formes d'art : les poteries décrivent la phalange grecque, les cavaliers ont une place de choix sur la frise des Panathénées ornant grâce à Phidias le Parthénon.

Chez les Romains également on peut parler d'une culture de guerre, imprégnant une société de citoyens passant vingt années de leur vie au service de l'Etat. La guerre s'écrit également, et ouvre à la postérité : les grands chefs de guerre veulent laisser des traces et une culture stratégique, à l'image de César dans sa guerre des Gaules.⁷

2) Du Moyen Age à l'époque moderne : nouvelle culture de guerre avec l'émergence et la construction de l'Etat moderne.

Inévitable, la guerre est confiée en partie à des professionnels, dans la France d'Ancien Régime la noblesse. La chevalerie se voit confier un rôle social éminent, protéger le reste de la population et combattre pour son roi et suzerain. G.DUBY a une façon de voir la société finalement assez proche de celle de Dumézil, au moins dans la tripartition (laboratores, bellatores, oratores).⁸ La culture de guerre est donc une culture élitiste réservée aux chefs de guerres, instruits dès leur plus jeune âge par des Livres d'éducation des princes. Souvent néanmoins ils ont recours aux gens de guerre, des mercenaires redoutés car privés de ressources une fois le conflit terminé, et n'hésitant pas à piller et à violer l'habitant.

Au Moyen Age la culture guerrière a une dimension religieuse dans une société façonnée par le christianisme. Cette sacralité lui ouvre un public de plus en plus large, au-delà des acteurs nobiliaires des conflits. Si le meurtre est une entorse au premier commandement, il a été très tôt légitimé comme une conséquence incontrôlable du péché originel : la guerre devient un mal nécessaire, que l'Eglise critique mais récupère aussi. Elle invente ou suscite divers mythes : d'une part celui de la **guerre juste**, de l'autre **celui de la croisade**.

⁵ deux livres offrent une brillante synthèse : V.D.HANSON, *le Modèle occidental de la guerre*, les Belles Lettres, 1990 et J.KEEGAN, *Histoire de la Guerre*

⁶ P.LEVEQUE et Y.GARLAND, *Recherches de poliorcétique grecque*, de Boccard, 1974

⁷ CESAR, *la Guerre des Gaules*, Flammarion, 1993

⁸ G.DUBY, *la Société chevaleresque*, Flammarion, 1988

La guerre est juste si elle a pour objectif de protéger la paix. Elle doit avoir été déclenchée par la guerre, et Saint Augustin ajoute qu'elle est juste dès lors qu'elle « punit une injustice ». Surtout, elle doit avoir été déclenchée par quelqu'un doté de l'auctoritas, le pape ou le prince. Simples bémols à cette guerre soutenue par le christianisme, le remède (la guerre) ne doit pas être pire que le mal...

Le mythe de la croisade est la manifestation de cette guerre juste, et devient constitutif d'une culture de guerre. A.DUPRONT a notamment montré comment la croisade était devenue un mythe et avait généré une culture après les guerres saintes, dans la confrontation même avec l'Islam. Il **étudie les mécanismes qui ont prolongé la guerre sainte et comment elle est devenue constitutive de l'inconscient collectif** (cf G.Bush après les attentats du 11 septembre) : à ce moment précis l'Eglise est parvenue à christianiser la guerre, même si elle a du mal à contenir la fougue des guerriers : ainsi lors de la croisade en Palestine en 1191-1192, Richard Cœur de Lion part au combat avec un cordon de têtes coupées autour du cou...⁹

La **Renaissance instaure un modèle double du Prince soldat et mécène**, le second étant parfois là pour faire oublier le premier. La culture cohabite avec la guerre, même si la guerre reste encore le fait d'une minorité. Elle s'élargit néanmoins avec les progrès techniques et la « révolution militaire » mettant en avant l'artillerie¹⁰. Deux ou trois innovations modifient la façon de faire et de penser la guerre. Les bilans deviennent effrayants : la guerre de Trente Ans (1618-1648) fait plus de 2M de morts, la guerre de 7 ans (1755-1763) près de 1M...

Pourtant à l'époque même où guerre et culture se conjuguent, cette guerre semble perdre toute règle de bienséance : certains voient même dans les guerres de religion qui émaillent la Renaissance (1560-1598) la disparition du respect de l'adversaire¹¹ : défenestrations, exécutions sommaires, supplices au nom de Dieu. Dans un monde où la religion chrétienne est partout, où la culture est religieuse ou n'est pas (penser à P.GOUBERT : « *la mort est au centre de la vie comme l'église est au centre du village* »), la guerre au nom de Dieu devient prétexte aux pires exactions. Enfin, à ce moment précis, les armées deviennent également des armées d'Etat, puisqu'on commence à se méfier des mercenaires. Cette évolution a été parfaitement sentie et encouragée par Machiavel, lequel désire une armée de citoyens, nationale et permanente, autour de la figure renaissante du condottiere.¹²

La **révolution culturelle commence quand on ne tient plus la guerre pour inévitable** : la critique de la guerre fait naître une autre culture de guerre : Montaigne, Voltaire, Montesquieu, peuvent être cités ici. Songeons à ce passage de l'article « Guerre » du Dictionnaire philosophique : « Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en seul point, celui de faire tout le mal possible. Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain ». La culture de guerre est une culture de la virilité et du pouvoir, travestissant et instrumentalisant la religion. Cette révolution culturelle s'ancre dans la croyance dans la foi et le progrès : la démocratie croit pouvoir vaincre la guerre en amenuisant le pouvoir du prince et en redéfinissant la souveraineté.

⁹ voir J.LE GOFF, in *l'Histoire*, juillet-août 2002, n°267, page 32sq

¹⁰ Geoffrey Parker a développé le concept de « Révolution militaire », forgé dès 1955 par Michaël Roberts au sujet des armées suédoises de Gustave-Adolphe

¹¹ Voir sur ce point A.JOUANNA et surtout O.CHALINE.

¹² Voir *le Prince et l'Art de la guerre*

3) le grand tournant de la Révolution française, première matrice de la culture de guerre républicaine:

La révolution change la donne, en diminuant le pouvoir du prince au profit de celui du peuple. Le principe de la souveraineté nationale fait de la guerre une affaire populaire, nationale. Dans ce cadre la lutte contre la guerre devient constitutive d'une nouvelle **culture de guerre, fondée sur la lutte contre les tyrans qui veulent mettre à bas la démocratie.** Le fait n'est pas nouveau, la Boétie dans son *Discours sur la servitude volontaire* ne disait pas autre chose.

Mais la Révolution met en valeur la **Nation en guerre** et rend légitime la guerre qui a pour but le rétablissement de la paix par la démocratie. La Révolution enfante donc de l'idée de la Grande Nation, perpétuellement en guerre pendant près de quinze années.¹³ La guerre, autre paradoxe de taille, devient le moyen de porter le flambeau de la Liberté aux autres nations. La culture de guerre est fondée sur la liberté (nldr : les Etats-Unis de G.W.Bush correspondent encore assez bien à ce modèle). Cette culture de guerre antimonarchique et libératrice est réutilisée au moment des révolutions de 1830 et 1848, dans une Europe encore largement autocratique. Mettant en quelque sorte fin à la société tripartite de Dumézil et Duby, c'est le moment où le soldat et le laboureur sont réunis en une seule et même personne, à travers le personnage de P.Chauvin (d'où le chauvinisme¹⁴).

La culture de guerre républicaine est syncrétique : elle reprend l'idée chrétienne de guerre juste (contre les usurpateurs et les envahisseurs) et l'idée révolutionnaire de Nation en armes luttant pour la conquête et la diffusion de la liberté (au lendemain de la défaite de Sedan notamment). Au final **elle laïcise la culture de guerre même si celle-ci reste messianique puisqu'elle doit aboutir à un monde nouveau.** Elle est apolitique en ce sens qu'elle réunit la gauche et la droite, mettant fin au clivage révolutionnaire entre la gauche belliciste et la droite contre-révolutionnaire, légitimiste puis orléaniste.

L'Ecole de J.Ferry intègre cette **culture de guerre patriotique** : dès 1884 les manuels d'histoire de Lavis et l'ouvrage d'éducation militaire « Tu seras soldat » (1888) inculquent aux élèves le sens de la patrie, le culte de la République, fondé sur le souvenir de Valmy, première bataille où est entonnée la Marseillaise, bientôt hymne national. Le Tour du Monde par Deux enfants de G.Bruno raconte le périple de deux orphelins partis d'Alsace alors qu'elle est occupée par les Allemands.¹⁵

Une contre-culture de guerre apparaît pourtant, fondée sur le rejet de cette guerre ou sa moralisation : pour certains le baptême du feu pacifiste est l'affaire Dreyfus, qui révèle la corruption et l'antisémitisme d'une partie de l'Etat major. Les tentatives du solidariste Léon Bourgeois pour créer une « société des nations civilisées », la demande de la 1^{ère} internationale pour abolir les armées permanentes (1864), le pacifisme forcené de Péguy, penseur chrétien, avant son brusque revirement sont quelques manifestations de cette contre-culture de la paix née autour du 1^{er} conflit mondial.

II- Le siècle des extrêmes voit émerger avec le 1^{er} conflit mondial une culture de guerre élargie à la société civile (1914-1945)

1)la 1^oGM : rien ne sera plus comme avant.

¹³ Voir J.GODECHOT, *la Grande Nation*, Aubier, 2004

¹⁴ G. DE PUYMEGUE, *Chauvin le soldat laboureur*, Gallimard, 1993

¹⁵ P.NORA, *les Lieux de Mémoire*

La première guerre mondiale fait office d'événement matriciel, inaugurant la guerre totale et ouvrant une **culture de guerre fondée sur le sacrifice et la soumission** à l'Etat-nation. Nous devons examiner les tenants et les aboutissants de cette culture, ses limites aussi car l'idée d'une culture de guerre n'est pas totalement admise par la communauté scientifique. Tous reconnaissent néanmoins la construction d'une culture de l'ennemi, en partie irrationnelle (poids des rumeurs, par exemple celle des mains coupées dans le nord de la France et en Belgique), peu à peu dépersonnalisé, privé de toute humanité, et d'autant plus facile à tuer.

L'idée d'une « culture de guerre » revient à deux historiens, A.BECKER, et S.AUDOUIN-ROUZEAU, ténors de l'Historial de Péronne. Ils montrent que le conflit a plus que jamais ramené les civils dans la guerre, et que la mobilisation sous toutes ses formes a été possible par l'adhésion à une culture de guerre préparée de longue date. Ils trouvent dans la pugnacité, la faiblesse numérique des désertions, l'ardeur au combat et le sens du sacrifice les signes d'une totale soumission à l'Etat et à la patrie.¹⁶ Cette croyance quasi-messianique dans la victoire future témoigne selon eux de l'adhésion aux valeurs républicaines et patriotes, enseignées à l'Ecole, acceptées par l'Eglise comme par la société civile. La guerre se charge d'une dimension religieuse. L'Union sacrée du monde politique en 1914 est une autre manifestation de cette foi. Ainsi, excluant l'hypothèse d'une obéissance contrainte par leur hiérarchie, les auteurs défendent l'idée d'une adhésion spontanée des troupes. On parle de la thèse du « consentement ».

Cette thèse est condamnée par d'autres auteurs comme F.ROUSSEAU et R.CAZALS¹⁷, pour lequel les combattants européens ont été contraints à combattre. L'obéissance ne signifie pas l'adhésion à ces valeurs républicaines et patriotiques, mais le sentiment d'appartenir, à l'échelle du régiment, à une « petite nation des copains » pour lesquels il ne fallait pas défaillir. On parle de la thèse de la « résignation ».

C.CHARLE, indépendamment de ces écoles, évoque une « résignation contrainte »¹⁸ au fil du temps, en précisant que les concepts de consentement et de résignation ne s'excluent pas mais se succèdent dans le temps. Le consentement s'étirole et la résignation prend le pas, selon lui. A.PROST défend une thèse similaire¹⁹, en soutenant l'idée d'un consentement à la contrainte supérieur au consentement aux valeurs patriotiques mêmes.

Quand la guerre se termine, la culture de guerre survit : tel est le sens de la thèse développée par l'historien allemand G.MOSSE²⁰ : les sociétés habituées à l'effort de guerre, victimes du bourrage de crâne, l'accumulation des haines et des déceptions (le diktat du traité de Versailles, la question des terres irrédentes pour les Italiens), font émerger une culture de la revanche. **La violence du champ de bataille, du moins en Allemagne et en Italie, se banalise puis se transpose sur le champ politique.** Mosse remarque qu'à ce moment le mot allemand *schädling* (nuisible) s'emploie pour la première fois pour désigner des êtres humains, dans le cadre de discours politiques.

La plupart du temps des anciens combattants décus prennent la tête de mouvements d'anciens combattants et d'associations pour faire valoir leurs droits, et réclamer réparation pour les dommages subis et les injustices. Ainsi les *squadri* fascistes des années 1920 regroupent pléthore de bandits, mais également des anciens combattants. La société reste

¹⁶ Voir sur ce point *Guerre et Culture*, des deux auteurs, paru en 1994

¹⁷ F.Rousseau, *la Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, le Seuil, point H, 2^{ème} édition, 2003

¹⁸ C.Charle, *la Crise des sociétés impériales*, 2001, pp253-sq

¹⁹ article du *Mouvement social* portant sur la critique du livre « retrouver la guerre » de A.Becker et S.Audouin-Rouzeau. Voir controverses, « à propos du livre de S.Audouin-Rouzeau et A.Becker, 14-18, Retrouver la guerre, Gallimard, 2000 », juin 2002

²⁰ G.Mosse, *de la Grande Guerre aux totalitarismes*, 1988

violente. Beaucoup de jeunes, privés de l'autorité paternelle à cause de la 1^oGM, sombrent dans la délinquance ; les jeux mêmes restent militarisés (soldats de plomb, cartes germanophobes, jeu de l'oie...). Ces enfants ont été nourris, pendant la guerre, de contes « remodelés » dans un sens raciste et xénophobe (le Petit Chaperon rouge, la semaine de Suzette ...). Au front les soldats apprennent ou créent des prières en hommage à leurs généraux (Joffre, Foch)... Il n'est qu'à lire E.Jünger pour en être convaincu : il existe une grandeur romantique et une ivresse au combat.

Elle trouve aussi son expression dans l'art, notamment dans les figures traumatisées et incrédules des victimes du conflit chez O.Dix. Pourtant dans l'ensemble les artistes, même s'ils ont contribué à la culture de guerre, n'en ont pas immédiatement saisi les enjeux. Ainsi P.AGEN²¹ souligne le silence des artistes au cours du conflit, incapables de rendre compte dans un premier temps de l'intensité de la violence et des supplices nouveaux infligés au corps par des armes de plus en plus redoutables. Ce qui est vrai dans l'art est vrai dans la littérature, la philosophie et la pensée en générale. En 1929, J.Benda dans *La Trahison des clercs* souligne la démission des intellectuels qui n'ont pas dénoncé à temps l'autoritarisme (il vise les mouvements maurassiens surtout) et ont déserté la bataille des idées au profit de l'engagement politique. Ils ont en quelque sorte abdiqué sur les valeurs républicaines issues de la Révolution. La question de la brutalisation ne souffre pas d'unanimité : A.PROST conteste la thèse de la brutalisation dans le cas français.

2) la voie ouverte aux fascismes et aux totalitarismes de tous bords ?

Le succès des totalitarismes fascistes prouve d'une certaine manière la pérennité de cette culture de guerre solidement ancrée et presque messianique. **La culture de guerre suscite une double réaction alors : le rejet ou le dépassement.**

Le rejet d'une part. Dans les démocraties libérales, qui veulent à tout prix éviter une nouvelle boucherie et font preuve d'un pacifisme forcé. A gauche comme à droite, la paix devient la fin ultime de l'action politique : l'extrême droite refuse de faire mourir les enfants de la France pour des étrangers (mourir pour Dantzig ?, Munich...) et le reste de la classe politique est davantage motivé par l'humanisme démocratique ou le suivisme de l'apaisement britannique. **Le souvenir de la guerre reste partout visible** : érection de monuments aux morts dès le début des années 1920 (y compris en Allemagne avec les forêts-cimetières), minutes de silence observées le 11 novembre à 11h en Grande Bretagne, gueules cassées affreusement traumatisées, anciens combattants mus en organisations aux velléités politiques (obtention d'indemnités, préservation du droit des veuves et des orphelins)...

Le dépassement d'autre part. En Russie, à la fin de la 1^oGM, la **culture de guerre devient une culture de guerre révolutionnaire ; reprenant l'héritage de la Révolution française**, en lutte contre les contre-révolutionnaires de Vendée et les « émigrés », les Bolcheviks façonnent une culture de la révolution fondée sur la haine et l'anéantissement du capitalisme bourgeois. Trotsky reprend la rhétorique de Carnot, et encore une fois cette culture de guerre a une portée messianique : la libération des peuples opprimés par la révolution et la violence, la dictature mal nécessaire pour faire rempart à un péril plus grand. Lénine instaure un **communisme de guerre** pour contrer les offensives des blancs qui au moment de la guerre civile (1918-1921) veulent le retour des tsars. Les ennemis (prêtres, anciens fonctionnaires et officiers) sont traqués et exécutés après des jugements sommaires, les syndicats interdits, les associations contrôlées par la Tcheka. **La société devient**

²¹ P.DAGEN, *le silence des peintres, les artistes face à la Grande Guerre*, 1996

réductible à son armée, l'Armée Rouge. L'économie est planifiée par l'Etat, les grandes fermes et les rares usines confisquées : ce fut un échec sur le plan économique.

Les totalitarismes de toutes obédiences ont porté aux nues la culture de guerre : chaque dictateur est le plus pur produit de la culture de guerre de la 1^oGM, et de son avatar, l'ensauvagement. Caporal de la Reichwehr en 1914, Hitler est blessé par deux fois. Mussolini a le même parcours dans l'armée italienne en 1915 (les blessures en moins), où il se distingue comme un meneur d'hommes. Staline n'a pas ce profil mais s'illustre dans la guerre civile qui suit.

Hitler en Allemagne fonde sa puissance sur la négation des héritages de la première guerre mondiale : remilitarisation de la Rhénanie, refus de payer le Diktat de Versailles, de livrer les ressources minières et énergétiques à d'anciens ennemis, et surtout **passage en temps de paix à une économie de guerre** : reconversion industrielle des usines pour produire des avions, des chars, des fusils... La croissance repose sur la guerre dans une société qui est fondée sur un anti-communisme viscéral nourri par l'expérience spartakiste de l'année 1918. C'est un cas particulier d'une culture de guerre née de la confrontation avec deux autres sociétés nées de cultures de guerres opposées, libérales, pacifistes et démocratiques d'un côté, communiste de l'autre. Elle se caractérise par un anticommunisme viscéral, supérieur à l'antisémitisme au départ (l'Allemagne n'a jamais eu l'équivalent de l'Affaire Dreyfus alors et est beaucoup moins raciste que les Etats-Unis vis-à-vis des Chinois et des Japonais à la même époque), un expansionnisme colonialiste visant à regrouper de façon autoritaire tous les germanophones. Les groupes paramilitaires de mécontents de la 1^oGM comme les casques d'aciers (500 000 membres en 1933) y jouèrent un rôle déterminant.

Mussolini en Italie est une meilleure illustration encore de la brutalité politique issue du premier conflit mondial : sa marche sur Rome, sa brutalité mafieuse à l'égard de l'opposition (assassinat de Matteoti), directement ou par le biais des squadristes, témoignent de l'importance de la violence en politique à ce moment. **L'art aussi se met au service de la culture de guerre** : le futurisme, comme le vorticisme anglais, mettent en exergue la vitesse, la soif de domination... L'accélération des traits illustre l'accélération de l'Histoire et des techniques. Mussolini est l'archétype de l'homme façonné par la culture de guerre : socialiste déchu, passé à l'extrême droite, instituteur gagné aux thèses autoritaires et nationalistes, il communique en militaire et fait l'apologie de la violence : le fait de toujours se présenter habillé en uniforme, d'organiser des défilés,...La caricature de son personnage (Napoleone) dans *le Dictateur* de Chaplin est assez explicite.

F.FURET est l'un des premiers à s'interroger sur ce que doit la violence stalinienne à la violence de guerre²². Staline promet à sa façon une culture de guerre sur le terreau de la religion orthodoxe, fondant une sorte de messianisme où Moscou, après la chute de Rome et de Byzance, devient la « troisième Rome ». Proscrite, interdite, la religion est ensuite récupérée pour servir la **Grande Guerre patriotique**. Toute la société est sacrifiée à la guerre : construction en un temps record d'une armée motorisée qui lui permet en 1943 de remporter la bataille de Koursk, délocalisations industrielles à la vitesse de la lumière, chapeauté par un organisme d'Etat, subtilisation de toutes les énergies et productions pouvant servir à la guerre... Dès avant le conflit il avait voulu construire lui-même une nouvelle culture de guerre autour de l'Armée rouge, n'hésitant pas à exécuter 3 des 5 maréchaux de l'URSS (dont le redoutable Tchoukatchevski), les 11 vice-commissaires, 75% des chefs de corps d'armée...pour garder la haute main sur l'avenir de son pays.

3)la 2^oGM, guerre des cultures : démocraties contre fascismes.

²² Voir *le Passé d'une Illusion*

Au moment de la 2^oGM, on atteint l'apogée de l'instrumentalisation de la culture par la guerre. Elle est la guerre totale par excellence, celle où toutes les énergies, toutes les formes d'art, tous les media doivent contribuer à l'effort de guerre. Elle est l'archétype, également, de la civilisation industrielle qui rend possible ces massacres en masse.

Les artistes sont utilisés pour le camouflage : dessiner des bateaux et réaliser des camps militaires fictifs pour que l'ennemi assaille par erreur une armée de carton et perdent inutilement ses munitions.

La culture de guerre la plus aboutie est peut-être celle née au Japon dès le début des années 1930, fondée sur le **culte de la pureté et une idéologie raciale** : au plus fort de la guerre totale, en 1943, 10M de Japonais partent au feu, quand les autres sont mobilisés dans les secteurs de l'économie tournés vers la guerre, et encadrés par des associations patriotiques ; ils ont été préparés au sacrifice dès leur plus jeune âge, par le biais de l'école notamment où le nationalisme est partout présent. Le cinéma prépare le meurtre de masse, en présentant des héros simples qui tranchent avec les stars hollywoodiennes. On peut s'y identifier très facilement. L'ennemi y est dépersonnalisé, la violence épurée, ce qui rend l'autre plus facile à éliminer. **On ne peut pas néanmoins expliquer la culture de guerre par le cinéma, comme dans une certaine mesure ce fut le cas aux Etats-Unis.** DOWER a montré que le fanatisme y était modéré, et que les missions suicides n'étaient pas plus importantes que dans les productions américaines. Après le conflit, la constitution de 1947 entérinera de fait le renoncement à la guerre (art 9).

Partout les intellectuels choisissent leur camp et participent à la propagande de l'un ou l'autre camp : en **URSS le réalisme socialiste** prend son essor dès les années 1930, puis connaît une nouvelle gloire avec la Grande Guerre patriotique, dans une société qui veut museler et utiliser les intellectuels. Boukharine ne dit-ils pas avant guerre : « nous standardiserons les intellectuels, nous les produirons comme à l'usine ». Les Russes peuvent reconnaître dans le premier *Ivan le Terrible* d'Eisenstein le camarade Staline. Le cubisme de Picasso est fortement influencé par le communisme, également. En peinture, les artistes sont encouragés à puiser leur inspiration dans les œuvres d'Ilia Repine et du groupe des « Ambulants », artistes qui ont tenté de propager à la fin du XIX^e siècle un art réaliste et social. Les trois principaux représentants du réalisme socialiste sont le peintre Aleksandr Guerassimov, auteur de tableaux exemplaires comme *la Fête au kolkhoze* (1936-1937) ou *Staline et Vorochilov au Kremlin* (1938, galerie Tretiakov, Moscou), ainsi que l'affichiste Isaak Brodski (*Lénine à Smolny*, 1930, galerie Tretiakov, Moscou) et le peintre Boris Ioganson. C'est le romancier Nicolaï Ostrovski qui donne le modèle du héros communiste idéal dans son récit autobiographique *Et l'acier fut trempé* (1932) : Pavka Kortchaguine est un héros martyr qui apprend « à vivre quand bien même la vie devient intolérable. Il faut savoir la rendre utile », et qui ne cesse de se battre malgré la maladie pour une société et un monde meilleurs. En architecture, le réalisme socialiste se caractérise par des édifices monumentaux et un retour aux formes classiques.

En Allemagne, tous les secteurs de la culture sont récupérés au profit du nazisme, y compris la musique de J.Strauss. Les autodafés entendent réduire à néant la culture dégénérée. Par ailleurs le Reich récupère les médecins, qui colorent le nazisme d'une prétention scientifique et médicale : P.WEINDLING a montré comment ils avaient donné une caution morale à l'antisémitisme ; entre 1925 et 1945, 50% des médecins ont adhéré au parti nazi, à tel point qu'on put parler de « biocratie ». Là encore la culture de guerre se parait de vertus, si ce n'est médicales, hygiénistes. L'art est doté, dans le régime nazi, d'une mission éternelle. La peinture doit illustrer le "Reich éternel de 1000 ans" qu'avait imaginé Hitler ; dont Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes, précise le rôle de l'artiste dans ce

processus : « *Il n'a jamais compris le Führer, l'artiste qui croit devoir peindre pour son temps et suivre le goût de son temps. Notre peuple n'a pas non plus créé son Reich pour ce temps. Il n'est pas de soldat qui combatte ou qui tombe pour son temps. Tout engagement de la nation vaut pour l'éternité* ». Les thèmes idéologiques sont les suivants: Hitler (des centaines de portraits du Führer), la famille (hiérarchie, procréation, etc.), le travail (les champs et les usines), la guerre (combat, patrie, camaraderie, héroïsme, etc.) et les références au classicisme (importance accordée au corps nu). Nombre d'images font par exemple allusion à la cellule de base dans la construction de la nouvelle Allemagne : la famille. Adolph Wissel peint en 1939 sa *Famille paysanne de Kahlenberg* dans laquelle il nous montre une harmonie dans l'organisation de la hiérarchie familiale. Cette hiérarchie est dominée par un père qui voue un respect profond à sa mère qui se trouve à droite de la toile. Il s'agit d'un jeune couple qui a déjà trois enfants, ce qui montre l'attention portée à ce moment à la procréation régénératrice de la race aryenne. Les yeux des personnages sont tous identiques de même que les cheveux des enfants. Le garçon assis sur les genoux de son père fixe le spectateur afin de lui rappeler que ce sera lui qui assumera les responsabilités familiales si le père venait à disparaître. Le visage de la grand-mère posé sur le garçon signifie qu'elle aussi comprend les lourdes responsabilités qui attendent ce jeune homme car il est le symbole de la poursuite des traditions attachées au sol et au sang.

Quelles traces la seconde guerre laisse-t-elle dans la sphère culturelle de l'après guerre ? Comment la culture de guerre contribue à façonner les générations suivantes.

Une **guerre des mémoires** se met en place à la suite du conflit, dans tous les pays, vainqueurs et vaincus. Tout acte politique fait alors référence à la culture de guerre. Le PCF en France invente un mythe sur la résistance communiste, le parti des 75 000 fusillés, exagérant la contribution des communistes en vie humaine à la cause de la Libération. De l'autre côté, les gaullistes mettent en avant une approche résistancialiste, faisant de Vichy une parenthèse dans l'Histoire républicaine alors qu'elle a durablement effondré le régime républicain. Les jeunes générations vivent dans le souvenir d'un conflit qu'ils n'ont pas connu et qui leur est présenté sous une forme mémorielle et non historique : la révolte de mai 1968 est aussi celle de la jeunesse contre un homme vénérable et fatigué, qui incarne dorénavant le passé, De Gaulle. Il faut également trouver à la genèse de l'extrême droite la mémoire vichyste, un courant pétainiste très réactionnaire dont les avatars répondent au nom de Faurisson, entre autres. La guerre façonne la culture nationale à venir : en Allemagne, en 1988 encore a lieu une querelle entre historiens allemands autour de E.Nolte, qui soutient la thèse selon laquelle l'extermination des juifs aurait été une réaction à l'existence du Goulag côté soviétique. Faute d'avoir pu éliminer les Soviétiques, les nazis auraient cherché à détruire les juifs. De plus, cette action a été menée par la SS et quelques officiers extrémistes, pas par le peuple allemand. Il faut attendre des historiens comme C.BROWNING ou O.BARTOV pour souligner les implications de la Wehrmacht dans cette politique, et la responsabilité du peuple allemand dans le génocide. En Italie certains livres et films réveillent de vieilles blessures après guerre et suscitent de vives controverses, comme la *La Stratégie de l'araignée* (1970) de Bertolucci, inspiré de Borges et du thème du traître et du héros. Le film décrit l'itinéraire d'un héros revenant au pays natal pour y retrouver les traces de son père qui comme lui s'appelait Athos Magnani. Il a été assassiné par les fascistes pendant la guerre ; ce « héros de la résistance » était en fait un lâche et un traître, mais qui n'avait pas la passion du spectacle. Il a mis en scène chaque détail de son exécution pour partir en beauté, et laisser une image de gloire pour faire oublier l'infamie.

Les cultures de guerre élaborées au cours du second conflit mondial influencent durablement la société d'après guerre, notamment la mémoire du génocide juif : il est à

l'origine de la législation internationale et, entre autres, de la création de l'Etat israélien. P.Levi, G.Semprun, R.Anthelme ou I.Kersetz apportent des témoignages qui rappellent durablement la grande faute des Occidentaux alors. Les notions de génocide (Lempkin, 1944), de crime contre l'Humanité, sont issues de cette culture de guerre.

Côté occidental cette culture de guerre créée en réaction aux fascismes fait naître une idéologie fondée sur la paix et l'indépendance ; d'une certaine manière elle est à l'origine des mouvements indépendantistes qui fleurissent en Asie puis en Afrique du nord dès la fin de la guerre.

Côté soviétique, la culture de la Grande Guerre patriotique permet en apparence de ressouder un peuple hétérogène et désuni, et surtout érige l'URSS en modèle anti-colonialiste et démocratique : à tout jamais ils restent la puissance qui contribua à libérer les camps de la mort.

III- Guerre et culture, cultures de guerres au temps de la guerre froide : la culture est le prolongement de la guerre froide par d'autres moyens

Les combats idéologiques et culturels sont l'expression la plus intense de la guerre froide, ce qui amène certains spécialistes à parler de « culture de guerre froide » : la vérité n'est plus la fin recherchée, elle est sacrifiée à la cause, à la politique. Pendant cette période, Américains et Soviétiques pilotent, influencent, financent les mouvements, associations, journaux qui prennent naissance des deux côtés.

1) Regards vers l'est ...

Les communistes créent des sections de propagande des partis communistes, des services de presse des ministères, organisent des ambassades dans les pays amis ou non. Ils mettent en avant des vedettes, écrivains, journalistes, artistes, musiciens, journalistes,... Les écoles, associations, médias, institutions culturelles, meetings sont **utilisés pour diffuser ce message.** L'ennemi est défini comme le « business Barberentum », le barbare capitaliste défini par Alfred Kurella dans *Est et Ouest*. Des organisations de façade se mettent également en place : **associations d'étudiants** regroupées dans l'Union internationale des étudiants, associations de jeunes regroupées autour de la Fédération mondiale de la jeunesse démocratique, syndicats ouvriers de la Fédération syndicale mondiale, association internationale des juristes démocrates... Littérature, art, cinéma ont pour unique mission de « lutter pour la paix ». En 1950-1951 le peintre A.Pizzanato intitule son œuvre « tous les peuples veulent la paix » ; il y montre des travailleurs dressés contre des canons. En 1951, Picasso et Eluard réalisent ensemble un livre, le visage de la paix, tiré à 2250 exemplaires. Des concours sont organisés sur le thème de la défense de la paix. Sous couvert d'une culture de l'anti-guerre, le régime peaufine sa stratégie d'expansion et sa propagande à l'échelle mondiale. Au Congrès mondial des intellectuels pour la paix, en 1948, sont présents Picasso, Eluard, Fernand Léger, Vercors, Ilya Ehrenbourg. **L'appel de Stockholm** pour la mise hors la loi des bombes atomiques s'inscrit dans ce tempo : 700 millions de signatures sont récoltées, dont 115 en Union soviétique. Le modèle communiste accapare le thème de la paix : en 1950 à Berlin est, les autorités font enlever des affiches de l'église évangélique en faveur de la paix. Ce thème de la paix se prolonge par la coexistence pacifique (évoquée par Staline dès 1952, ou par Leontiev). Les jeunes sont au cœur de la démarche, **de gigantesques manifestations** les réunissent autour des intellectuels comme à Berlin est en 1951 (1,5M de jeunes) : au programme musique, drapeaux de tous les pays, danse... Le délire atteint son comble pendant la **guerre de Corée**, universitaires, artistes, écrivains établissent un parallèle entre les bombardements et les incendies qu'ont subi les villes russes durant la 2^oGM et ceux

que connaît la Corée par suite de l'agression des impérialistes... Ils accusent même en 1952 les Américains de recourir à des armes bactériologiques : au lendemain de la nomination de Ridgway accueilli à Paris, l'Humanité titre « Paris ne tolérera pas de criminel de guerre à Paris » quand Picasso peint *Massacres en Corée* à Vallauris. Le battage médiatique fait autour de l'exécution des époux Rosenberg témoigne de la vigueur de cette culture de guerre froide : beaucoup s'insurgent parce qu'on tue deux innocents. L'Histoire a montré depuis que les deux espions avaient vendu des secrets nucléaires à l'ennemi.

2-Et à l'ouest ?

Les Américains ne sont pas en reste : le secrétaire américain au commerce R.Harriman recommande **le renforcement et le développement du programme d'information destiné à l'étranger** : « *la radio est le seul moyen de franchir les frontières qui sont barricadées contre la vérité* » affirme-t-il alors au Monde en octobre 1947. L'USIA est instaurée pour défendre les valeurs de l'Occident : en Allemagne le général Clay fait diffuser des photographies où l'on voit Staline et Molotov pactiser avec Hitler et Ribbentrop : le blocus de Berlin accentue la campagne de mobilisation anti-communiste. Le pont aérien est un immense succès de propagande. Comme côté est, ils organisent des congrès, festivals de la culture, associations de défense, radios, publications, diffusent des tracts, non pas comme à l'est en un front uni, mais en ordre dispersé, par initiatives individuelles. La religion chrétienne s'insère dans ce créneau par anti-communisme viscéral (mouvement Pax Christi, condamnation par le Saint Office en 1949 du communisme athée). On entre dans une phase ressemblant à une croisade religieuse et morale. Ne voulant pas reproduire les erreurs de 1938, les Occidentaux s'attaquent au pacifisme communiste : en Italie Alcide de Gasperi confie au Ministre de l'éducation Gonella la mission de mettre sur pied une contre-propagande.

C'est à l'époque de la guerre de Corée que l'on voit apparaître cette affiche sur le danger communiste, représentant ce dernier sous la forme d'une araignée rouge dont les pinces s'étendent sur la Corée du sud. Les **revues anticommunistes** fleurissent : le journaliste américain Melvin Lasky installé à Berlin fait paraître en plein blocus la revue *Der Monat* se présentant comme le phare de la Liberté. Les Etats-Unis répliquent au mouvement communiste international en organisant une Conference for world Peace, et un American committee for cultural freedom. Ils réunissent des intellectuels comme Benedetto Croce, Karl Jaspers, J.Maritain, A.Koestler, D.de Rougemont. En Suisse, la revue *Défense de l'Europe* de Baumgartner se présente dès sa fondation en 1948 comme une « revue d'action anti-communiste ». Parmi les thèmes sur lesquels insistent ces penseurs, l'existence de camps de concentration en Union soviétique. Ils mettent enfin sur pied, en 1952, un Festival des arts, publient de brochures, organisent des meetings, des semaines d'études, des colloques. Ils envoient des messages et adresses à des personnalités, à des institutions. La guerre froide stimule la réflexion et la politisation des masses.

Mais le meilleur allié de la cause américaine reste le cinéma : entre 1949 et 1952 une trentaine de films sur le communisme arrivent en Europe directement des studios américains, suscitant parfois une violente réaction : à Rome où 2 cinémas diffusant *Iron Curtain* (le Rideau de fer) de W.Wellman sont détruits par les flammes. Ils dominent partout le marché en Allemagne, aux Pays Bas, en Belgique, en Grèce, même en Italie et en France. Parfois les Américains « révisent » d'anciens films : distribué en Allemagne, *Casablanca* (datant de 1942) est ramené à 80 minutes au lieu de 120 ; toutes les références à la collaboration entre Hitler et Vichy ont été effacées, et le résistant V.Laszlo est transformé en physicien atomiste norvégien.

La culture du monde libre repose sur des héros rendus universels par la grâce du cinéma : westerns de J.Ford mettant en lumière J.Wayne, dessins animés de Walt Disney,

bande dessinée et notamment comics mettant en scène des superhéros (Superman, Tarzan, Popeye). Les studios hollywoodiens produisent alors 360 films par an, mais ce n'est pas le seul média utilisé : le disque et la radio relaient les salles obscures : le micro-sillon est diffusé en 1948, le transistor en 1954. La CIA elle-même est aussi à l'origine d'une vingtaine de magazines possédant des bureaux dans 35 pays, disposant d'un service de presse et d'information, organisant des concerts, des expositions, des conférences et des colloques afin de séduire une intelligentsia jugée trop sensible à l'attrait intellectuel du bloc de l'est. En 1946, les **accords Blum Byrnes** prévoient la liquidation d'une partie de la dette française à l'égard des Etats-Unis en échange d'un engagement à ce que toutes les salles soient ouvertes aux salles américaines sauf une semaine par mois. Revus en 1948, ils prévoient néanmoins la distribution de 121 films américains doublés par mois.

Les Occidentaux ne lésinent pas non plus sur les **rumeurs**, inventant des complots contre la sécurité de l'Etat, surfant sur le succès des romans policiers (penser à John le Carré), accusant les communistes dans les pays démocratiques de fomenter des attentats, des sabotages, ... Les affiches communistes sont censurées, les pamphlets interceptés, les voitures radios confisquées, les orateurs communistes étrangers expulsés. En France, de 1950 à 1955, le député et journaliste Jean Paul David informe ses auditeurs sur les méfaits du communisme via les ondes de l'ORTF. Son équivalent en Allemagne est le RIAS ; en Espagne, Radio Madrid diffuse des émissions ultra-réactionnaires en polonais et en roumain. A l'est de l'Europe des émissions en langue nationale réalisées par des émigrés sont également diffusées : Radio Free Europe se spécialise sur ce créneau à partir de 1950

Les **publications** destinées à la jeunesse se multiplient également après 1948 ce qui inquiète les démocrates chrétiens (limitation en 1949 des comics au profit de la BD franco-belge pour s'opposer à l'arrivée de super-héros américains comme Captain America dans les comics Marvel : « *prenez garde, communistes espions, traîtres et agents de l'étranger ! Captain America (...) est à votre recherche* ». Aragon dénonce une littérature d'invasion : « *dans le domaine littéraire comme ailleurs, il ne faut pas que triomphe le coca-cola sur le vin.* » Le **jazz** est également, et surtout à l'est, le plus fidèle ambassadeur de la culture anglo-saxonne : Willis Conover, qui annonce les programmes sur les ondes de la Voix de l'Amérique, est l'une des voix les plus populaires de l'autre côté du rideau de fer. Même Chostakovitch a composé des suites de jazz en 1938. Cette habitude d'écouter de la musique facilite ensuite la pénétration du **rock** dans les années 1950 : le danger est alors pris très au sérieux par les autorités ; au sein du komsomol, des « brigades de la musique » chargées d'anéantir les réseaux clandestins de diffusion à travers le pays sont créées. Cette « musique du diable », « dégénérée », « lascive » séduit et entraîne une mode vestimentaire qui s'étend à l'est : jeans et blousons de cuir deviennent des objets de culte. Les pays communistes sont également touchés par la Beatlesmania en 1963-65 et par toutes les formes de music pop. Les groupes aux intentions pernicieuses sont encore recensés et interdits théoriquement en boîte de nuit jusqu'en 1985 : les Sex Pistols car ils font l'apologie de la violence, Tina Turner (pour débordement sexuel) et même Julio Iglesias. Cette culture anglo-saxonne réussit à se rendre irrésistible et a contribué à la dislocation idéologique de l'ouest.

IV-La culture de guerre dans le monde désenchanté de l'après communisme.

En 1988, Arbatov, conseiller privé de Gorbatchev, fait cette confidence prophétique à un ambassadeur américain alors qu'il sait la fin prochaine de l'URSS: « *nous allons vous faire une chose terrible : nous allons vous priver d'ennemi* ». La culture de guerre froide est-elle morte avec l'effondrement des espoirs à Berlin en 1989 et la fin de l'URSS en 1991 ?

La guerre froide et sa culture survit, dans quelques espaces et ponctuellement : Cuba et la Corée du Nord se vivent encore comme des Etats communistes encerclés par un ennemi

menaçant ; ce sont d'ailleurs les deux seuls Etats qui ne tolèrent aucune émigration depuis leur territoire.

Si 2 Etats sont restés dans une culture de guerre depuis cette période, il s'agit de la Chine et des Etats-Unis : la République populaire de Chine est le pays au monde qui augmente son budget militaire dans les proportions les plus considérables : Pékin a annoncé une hausse des dépenses de l'armée de 17,7% en 2001, ce qui les porte à 141 milliards de yuans, soit 19 milliards d'euros ou 120 milliards de francs. Les experts occidentaux estiment que les dépenses militaires réelles sont "deux à trois fois plus élevées que les chiffres officiellement avoués" (Le Monde, 07/03/2001). Cette progression brutale est la plus forte observée depuis vingt ans, et elle constitue la treizième hausse consécutive qui dépasse les 10 %. **A l'inverse de l'Europe qui désarme et rogne sur ses budgets militaires, la Chine effectue donc un effort de réarmement et d'accroissement massif de sa puissance militaire, supérieur à celui de l'Allemagne entre 1933 et 1940 et à celui des Etats-Unis après Pearl-Harbor.** Début mars 2008, Pékin annonçait mardi la vertigineuse progression de son budget militaire, de près de 20 % avec 39 milliards d'euros. La nouvelle intervient au lendemain de la publication d'un rapport du Pentagone, qui réitérait ses inquiétudes face au manque de transparence des comptes de la Défense chinoise. Leur première est principale cible est Taiwan, qu'ils ne peuvent reprendre qu'en douceur pour ne pas ruiner une économie florissante.

Les **Etats-Unis sont assurément la puissance martiale par excellence** : plus de la moitié du budget militaire mondial, des projets grandioses comme le bouclier anti-missile rêvé par Reagan relancé par G.W.Bush, face à un adversaire Chinois dont la démographie est la principale chance. Une frappe nucléaire aurait une portée plus « limitée ».

La nouvelle position américaine est la suivante : si la Chine rompt la pax americana dans le Pacifique, ce sera un casus belli. L'administration Bush entend que la Chine reste une "puissance intermédiaire", comme l'Inde ou le Japon. Or, les Américains ont commencé à passer à l'offensive : on se souvient du bombardement "accidentel" de l'ambassade chinoise à Belgrade, qui était destiné à tester le niveau de riposte de Pékin, d'après les services secrets italiens. Ils ont accusé la Chine d'aider technologiquement ce "rogue State" (Etat voyou) que constitue l'Irak, ce qui est probablement une accusation fondée. Ils envisagent de vendre à Taiwan des frégates anti-missiles munies du système radar Aegis, (à la suite de la vente par la France des frégates La Fayette), ainsi que des missiles (pour contrer les récentes fusées M9 et M11 pointées par la Chine sur sa côte méridionale), qui rendraient difficile une attaque contre l'île ; ils ont bloqué l'adhésion de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), jusqu'en décembre 2001, de peur d'être submergés par les produits agricoles chinois subventionnés.

Un autre point litigieux, assez explosif, mérite d'être mentionné : la **question de la réunification des deux Corées**, inévitable à long terme, du fait du désastre constitué par le régime de Pyongyang. Pour l'instant, Pékin soutient à bout de bras le régime de Kim Jong Il. Son objectif est la création d'une Corée réunifiée sous la houlette chinoise, avec un système "capitaliste autoritaire" comme à Hong-Kong. L'objectif américain est apparemment proche, mais totalement inverse : la création d'une Corée unique, puissance économique et militaire conséquente, sous hégémonie américaine. Le but des Etats-Unis est clair : intimider la Chine et la contenir par trois "révolvers" et concurrents braqués contre elle, le Japon, la Corée et Taiwan. Pékin, vis-à-vis de ces Etats essaie de jouer de l'argument de la "solidarité ethnique" des Asiatiques face aux Occidentaux.

Un autre point de friction est le **Vietnam**. Washington a perdu la première manche, puisque, grâce à l'aide chinoise, le Vietnam du Nord a infligé à l'Oncle Sam la première défaite militaire de son histoire. Mais les USA veulent prendre leur revanche, une revanche "pacifique", mais qui suscite l'exaspération du PC Chinois : aider le Vietnam à se

"décommuniser", en faire un pays capitaliste qui revienne dans le giron américain. L'impérialisme économique et les besoins financiers du régime de Hanoi vont dans le sens de la stratégie américaine, d'autant que les Vietnamiens sont historiquement très méfiants vis-à-vis des Chinois, avec lesquels ils ont connu des affrontements militaires sporadiques (victorieux pour les Vietnamiens) sur la frontière nord, après la réunification.

Mais la nouvelle guerre froide est une guerre énergétique, alors même que le réchauffement climatique ouvre de nouvelles perspectives. La science fiction rejoint le réel (cf Mad Max). Cette guerre aura lieu dans l'Arctique pour l'exploitation des nappes de pétrole et de gaz que risque de libérer le réchauffement climatique : 90 millions de barils de pétrole et 47000 milliards de m³ de gaz seraient récupérables dans les régions polaires. Selon les estimations les plus basses : l'Alaska contiendrait 30 milliards de barils, à partager entre Etats-Unis et Russie, le Groenland 15 milliards à partager entre Canada, Danemark et Norvège, la mer de Barents 7,5 milliards à partager entre Norvège et Russie. L'essentiel du gaz serait concentré en 3 sites : la Sibérie occidentale et orientale, l'Alaska et la mer de Barents.